

LUNDI 14 OCTOBRE

Le journal du Festival

# LUMIÈRE 2024



« Le Cinématographe amuse le monde entier. Que pouvons-nous faire de mieux et qui nous donne plus de fierté ? » Louis Lumière #03



©DR  
Le Train sifflera trois fois de Fred Zinnemann (1952)

## FRED ZINNEMANN LA GRANDE RÉTROSPECTIVE



### Vanessa Paradis

Une master class solaire ou le bonheur de tout jouer

PAGE 3



### Xavier Dolan

Une master class entre résilience et humour

PAGE 3

# Un européen à Hollywood

Le parcours de **Fred Zinnemann** (1907-1989) traverse le XX<sup>ème</sup> siècle, qui l'obligea à s'exiler à Hollywood où il triompha.

Cinéaste de prestige, il s'intéressa toujours à la vérité d'être tourmentés.

Son parcours en sept années-clés.



## LES ANNÉES D'APPRENTISSAGE

**1929** : départ pour les États-Unis. Fred Zinnemann a 22 ans. Après des études de droit à Vienne, il a passé un an à Paris pour apprendre les techniques de prise de vues. Après avoir été l'assistant du (futur) grand chef-op Eugen Schüfftan, notamment sur *Les Hommes le dimanche*, célèbre docu-vérité berlinois, il traverse l'Atlantique, toque à la porte des studios Universal, muni d'une lettre de recommandation. Le voilà figurant sur le plateau d'*À l'Ouest rien de nouveau* d'où il se fait virer pour s'être mêlé de technique avec un assistant-réalisateur.

**1931** : rencontre décisive avec le documentariste Robert Flaherty (*Nanouk l'Esquimau*). Les deux hommes travaillent pendant six mois à Berlin sur un projet de doc consacré aux tribus d'Asie centrale soviétique, qui ne verra pas le jour. « Robert était un romantique, raconte plus tard le cinéaste, il voulait que le film soit un monument à une culture perdue alors que les Russes voulaient en faire un instrument de propagande montrant à quel point ces peuples avaient été misérables jusqu'à la révolution. J'ai beaucoup écouté Flaherty et il est sans doute le cinéaste qui est le plus influencé mon travail. »



Les Révoltés d'Alvarado (1936)

**1933** : « une des années les plus heureuses de ma vie. » Zinnemann, qui sait désormais que sa judéité lui interdit de retourner en Allemagne ou en Autriche, tourne au Mexique son premier film (cosigné à tort avec un metteur en scène local). Dans *Redes* (littéralement « filets », en français *Les Révoltés d'Alvarado*), chronique stylisée d'une révolte de pêcheurs, le cinéaste montre à quel point le cinéma d'Eisenstein l'a marqué.

## LES ANNÉES DE PLÉNITUDE



Les Anges marqués (1948)

**1949** : première nomination aux Oscars, comme meilleur réalisateur, pour *Les Anges marqués*. C'est le sixième film de Fred Zinnemann qui a gravi les échelons de la MGM, en commençant par des court-métrages, puis en acceptant, parfois à contrecœur, des films de commande. Suspendu pour avoir refusé plusieurs projets, il est sauvé par un producteur suisse qui lui offre d'évoquer le sort des enfants déplacés pendant la seconde guerre mondiale. Toujours par souci de réalisme, il emploie des gamins qui ont connu les camps. Et Montgomery Clift.



Tant qu'il y aura des hommes (1953)

**1954** : la consécration ! Il obtient l'Oscar du meilleur réalisateur pour *Tant qu'il y aura des hommes*, sorti en août 53. Avec le succès l'année précédente du *Train sifflera trois fois*, Zinnemann, vient de placer deux films dans le top 3 des box-offices annuels. Un cinéaste d'importance, donc, amateur de sujet d'importance. Sous ses allures de « soap », avec adultère dans les vagues, *Tant qu'il y aura des hommes* critique avec violence l'impréparation de l'armée américaine avant *Pearl Harbor* et le sadisme que certains de ses officiers.

## LES ANNÉES DE NOSTALGIE



Un homme pour l'éternité (1966)

**1969** : deux ans plus tôt, Zinnemann a reçu son deuxième Oscar pour *Un homme pour l'éternité*, adaptation d'une pièce de Robert Bolt sur l'affrontement entre Thomas More et Henri VIII. Le cinéaste vit à Londres, tourne en Europe et s'apprête à réaliser un vieux rêve : adapter *La Condition humaine* de Malraux. C'est un projet sur lequel il travaille depuis des années, Peter Finch, Max von Sydow, Eji Okada et Liv Ullmann, entre autres, sont dans les starting blocks. À trois jours du tournage, la MGM arrête le film. Pas de quoi reconcilier le cinéaste avec Hollywood.

**1974** : retour sur ses années de jeunesse avec *Julia*, l'amitié entre deux femmes dans l'Europe centrale troublée des années trente, que le cinéaste a connue puis quittée. Au cœur du film, le casse-tête habituel des personnages de Zinnemann : ne pas s'engager dans la lutte antinazie, est-ce être lâche ou raisonnable ? C'est toujours dans ses souvenirs personnels de montagne qu'il puise en 1980 le décor de son dernier film, *Cinq jours, ce printemps-là*, délicat triangle amoureux qui montre une fois de plus un sens inné du romanesque quand il s'agit de dépeindre la vie.

— Aurélien Ferenczi



Julia (1977)



Cinq jours, ce printemps-là (1982)

## COMPTE À REBOURS

# Gary Cooper seul contre tous

Western atypique et chef-d'œuvre authentique, *Le Train sifflera trois fois* est-il un brûlot politique

s'attaquant au maccarthysme ? Explications.



C'est un western pas tout à fait comme les autres ; dans un noir et blanc presque documentaire (« Il faut que les images ressemblent à des actualités de l'époque, s'il y en avait eu... », disait son réalisateur Fred Zinnemann), la caméra cadre un homme seul, dans des gros plans qui soulignent sa fatigue et sa transpiration. Il traverse une ville devenue déserte, cherchant de l'aide pour rendre la justice ou pour mourir. *High Noon* (« midi pile »), son titre original, est un chef-d'œuvre de tension dramatique, de tempête sous un crâne (le motif essentiel de toute l'œuvre de son réalisateur), renforcé par un récit en temps réel, où les plans d'horloge servent d'effrayant compte à rebours.

Qui est le génie derrière *Le Train sifflera trois fois* ? Le scénariste Carl Foreman qui a eu l'idée de ce drame en quasi huis clos, et qui s'est aperçu qu'il ressemblait à une nouvelle de John Cunningham, dont il achète les droits.

Foreman avait pris des parts dans la société de production de Stanley Kramer. Les deux hommes rêvent d'un cinéma plus réaliste que les fables d'Hollywood, pour un public à leurs yeux rendu adulte par le conflit mondial. Un credo que partage Fred Zinnemann, qui réalise sur leur proposition *C'étaient des hommes*, sur le sort des soldats revenus blessés du front (une nomination à l'Oscar du meilleur scénario pour Foreman).

Foreman a travaillé d'arrache-pied pour rendre le scénario de son western fin juin 1951. Mais il s'est passé quelque chose peu avant le tournage : Foreman a été convoqué par la commission des activités antiaméricaines, le bras

armé du maccarthysme ; dans sa tête, ce qu'il vit, la trahison des uns, la lâcheté des autres, l'impression d'être seul face à plus fort que lui, correspond à ce que vit son personnage. Il rajoute dans les dialogues, par exemple quand



Le Train sifflera trois fois de Fred Zinnemann (1952)

Gary Cooper se rend à l'église où sont réunis les notables du village. Sur son propre compte, il ne se trompe pas : Kramer essaie de le virer. Même si Foreman ne fait pas partie de la « liste des dix », que son flirt avec le communisme a été bref, le producteur ne veut pas être accusé de faire travailler des ennemis de l'Amérique. Foreman sauve sa tête parce qu'il est associé dans la société de production.

À sa sortie, le film n'échappe pas à l'hystérie anti rouge qui gagne dans ces années-là l'Amérique, il fait débat, au moins dans la presse conservatrice ; mais cela il triomphe au box-office, numéro 3 de l'année 1952. Son succès, il

le doit à Gary Cooper, oscarisé pour l'occasion, et par ailleurs peu connu pour ses opinions progressistes (qui ne l'empêcheront pas de toujours soutenir Foreman). Mais aussi à la chanson du générique *Do not forsake me, oh my Darling*, musique de Dimitri Tiomkin. La chanson résume littéralement l'intrigue, procédé assez rare et perdu dans la VF (*Si toi aussi tu m'abandonnes*).

Fred Zinnemann a toujours contesté l'interprétation consistant à faire du *Train sifflera trois fois* une allégorie anti-maccarthysme : « Si c'est un western subversif, alors sa subversion peut ne pas être politique, il s'agit peut-être d'une attitude inconsciente, celle de voir attaqué le mythe classique du héros de western intrépide, le surhomme toujours victorieux. » Mais son cinéma a toujours prôné la résistance contre tous les fascismes et tous les totalitarismes. Dans *Le Train sifflera trois fois*, la menace est souvent figurée par des plans

de rails, annonçant le danger imminent. Ces plans répétés rappellent illico d'autres images, celles, terribles, des voies de chemin de fer conduisant aux camps de la mort. Oui, décidément, un western pas tout à fait comme les autres. — A.F.

## SÉANCES

*Le Train sifflera trois fois* de Fred Zinnemann (*High Noon*, 1952, 1h25)

> **PATHÉ BELLECOUR** Lundi 14 octobre, 14h30

> **CINÉMA ST-DENIS** Mardi 15 octobre, 20h30

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)**

Jeudi 17 octobre, 15h30

> **UGC CONFLUENCE** Vendredi 18 octobre, 11h15

> **COMOEDIA** Dimanche 20 octobre, 17h



## Vanessa Paradis : « Je dois vite jouer dans une comédie musicale avant d'avoir de l'arthrose ! »

L'actrice et chanteuse revient sur ses meilleurs souvenirs de tournage.

### SON FILM PRÉFÉRÉ

*Chantons sous la pluie* est le premier film que j'ai aimé, et ça reste mon préféré, aujourd'hui encore. Je le connais par cœur ! C'est un film joyeux, et pourtant, quand je le vois, je peux pleurer d'émotion. D'ailleurs, j'ai toujours rêvé de jouer dans une comédie musicale au cinéma. Chanter, danser et jouer dans un beau film, ce serait le rêve absolu. Il faut que je me dépêche de le faire avant d'avoir de l'arthrose !

### CAFÉ DE FLORE (2011)

J'étais tellement heureuse de travailler pour Jean-Marc Vallée qui est aujourd'hui décédé et j'en suis très triste. On s'est rencontrés et on a discuté. C'était un jour particulier : j'étais en retard car l'un de mes enfants était malade. Jean-Marc Vallée était énervé, et moi je n'ai pas spécialement fait d'efforts. Ça a quand même marché... peut-être grâce au vomit de mon enfant ! Mon partenaire, Marin Gerrier, un enfant trisomique, a été extraordinaire.

### LA FILLE SUR LE PONT (1999)

A chaque fois que je revois le monologue qui ouvre ce film, il se passe quelque chose de chimique en moi qui me fait pleurer. C'était un plan-séquence très long, huit

pages de texte. Je me suis imprégnée de ce scénario pendant un an, donc sur le tournage, je le connaissais par cœur ! On a tourné le monologue assez tôt, durant la deuxième semaine. Patrice Leconte est un réalisateur très classique en apparence, mais qui a en fait une folie et une poésie merveilleuse.

### CORNOUAILLE (2012)

J'ai beaucoup aimé la rencontre avec Anne Le Ny, ainsi que notre préparation, avec de nombreuses lectures. C'est la réalisatrice avec laquelle j'ai fait le plus de prises. Elle vous pousse très loin et cela me rassurait, car parfois le réalisateur est satisfait avec une seule prise, mais on a envie de tenter autre chose.

### LA PLACE DES FEMMES DANS LE CINÉMA

Il y a bien sûr une différence entre travailler avec un réalisateur et une réalisatrice, mais je ne saurais pas trop l'expliquer. Depuis quelques années, on est à fond dans le girl power, et c'est tant mieux. Sur le tournage de *Cornouaille*, j'étais contente de voir des femmes sur de gros postes, car c'était plus rare à cette époque. Maintenant ça se généralise, non seulement grâce aux lois, mais aussi grâce au talent.

— **Propos recueillis par Fanny Bellocq**

## Kalamita

Un jeune homme qui sent que son pays, la Tchécoslovaquie, est au bout du rouleau en ce début des années 80, décide d'abandonner ses études, d'embrasser la carrière de cheminot, et vivre sa vie avec beaucoup de sympathie. *Kalamita* est une comédie ultra dynamique et mal élevée de Vera Chytilová. Avec pas mal d'humour, la réalisatrice balance son héros, sorte de grand type, sosie d'Ilie Nastase, dans tous les milieux et toutes les situations. Incarné par Bolek Polivka, acteur et jeune clown, ce personnage traverse les rues, les wagons, les restaurants, les chambres à coucher, sans peur, comme s'il sentait que la liberté (le mur de Berlin va bientôt tomber) n'est pas loin, et que le relâchement presque heureux est général. La réalisation elle aussi pratique un côté élastique avec des échappées détonantes comme le surgissement d'une fille sautillante dans un restaurant sur une musique de variétés trop forte. Chytilová sait également insuffler de la poésie à son portrait de jeune homme. Quand une fille s'approche de lui dans un lit, met la main sur son cœur, et qu'il résiste, elle lui dit de la plus charmante des façons que son cœur ne bat pas ! — **Virginie Apiou**



Kalamita de Vera Chytilová (1980)

### SÉANCES

*Kalamita* de Vera Chytilová (1980, 1h41)

#### > INSTITUT LUMIÈRE (VILLA)

Lundi 14 octobre, 21h30  
En présence de Michal Bregant (Archives du Film, République tchèque)

#### > PATHÉ BELLECOUR

Mercredi 16 octobre, 14h  
En présence de Michal Bregant (Archives du Film, République tchèque)

### CONVERSATION

## Xavier Dolan : « Je veux montrer des personnages résilients »



Une salle comble et une standing ovation : **Xavier Dolan** n'est pas seulement le chouchou des festivals, il tient aussi une place de choix dans le cœur des cinéphiles lyonnais. Avec humour ravageur et générosité, il s'est livré lors d'une Master class d'anthologie avec dans la salle : Alexandra Lamy, Anne Dorval et Antoine-Olivier Pilon. Extraits choisis.

### D'AMOUR OU D'AMITIÉ

L'amitié est un des thèmes forts de mes films. Toute ma vie est centrée sur l'amitié. Toutes mes grandes histoires d'amour sont d'abord des histoires d'amitié. *Matthias et Maxime* (2019) est un film de reconstruction, de guérison pour moi. Je me suis entouré de mes meilleurs amis pour le faire. Le cinéma est une voie que l'on emprunte pour mieux vivre ! Je veux montrer dans mes films des personnages résilients. J'aime les battants, les gens qui recherchent une justice sociale.

### LE SENS DU DÉTAIL

Du décor en passant par les costumes, je porte beaucoup d'attention aux détails : c'est ce que j'aime le plus faire. C'est aussi beau de filmer un décor d'époque avec des ombrelles qu'un cendrier rempli de mégots ou une table sur laquelle les factures s'empilent. Lorsque je regarde un film, c'est le détail qui m'interpelle, qui me percute. Quant aux costumes, j'ai une grande passion pour le vêtement : c'est

une seconde peau pour un acteur, c'est sa première réplique. C'est normal pour moi d'avoir cette attention, c'est l'inverse qui serait anormal !

### ARRÊTER LE CINÉMA ?

Plus je vieillis et plus j'ai besoin de prendre le temps de faire les choses. J'ai besoin de construire, d'avancer. Et puis je suis préoccupé par le monde dans lequel nous vivons et le cinéma devient parfois un peu secondaire. Il m'est impossible de ne pas penser à ce qu'il se passe à Gaza, au Liban.

### SON PROCHAIN FILM

Je travaille en ce moment sur un projet de film dont le scénario est déjà écrit : l'histoire se déroule en 1895 dans le milieu littéraire parisien. Il y a énormément de traits de comédies dans l'écriture, mais le film sera un amalgame de plusieurs genres cinématographiques.

— **Propos recueillis par Laura Lépine**

# QUIZ

## CINEMA PARADISO (1988) de Giuseppe Tornatore

Giuseppe Tornatore est l'un des invités d'honneur de cette 15<sup>ème</sup> édition. *Cinema Paradiso* est considéré comme son chef-d'œuvre, un mélo magnifique sur le lien entre un vieil homme et un enfant. Êtes-vous incollables sur le sujet ? — **F.B.**



### SÉANCES

*Cinema Paradiso* de Giuseppe Tornatore (*Nuovo Cinema Paradiso*, 1988, 2h05)

> **CINEMA BELLECOMBE** Lun 14, 20h

> **PATHÉ BELLECOUR** Mar 15, 10h45

> **UGC CONFLUENCE** Mer 16, 10h45

> **INSTITUT LUMIÈRE (HANGAR)**  
Dim 20, 16h30

### 1 En quelle année est sorti le film *Cinema Paradiso* ?

- A. En 1984
- B. En 1989
- C. En 1991

### 2 Dans quelle région d'Italie se déroule l'histoire ?

- A. La Toscane
- B. Les Pouilles
- C. La Sicile

### 3 A quelle époque se passe la majorité du film ?

- A. Au début des années 30
- B. A la fin des années 40
- C. Dans les années 50

### 4 Comment s'appelle le personnage de l'enfant ?

- A. Toto
- B. Leo
- C. Nino

### 5 Quel personnage incarne Jacques Perrin dans le film ?

- A. Le père du petit garçon
- B. Le projectionniste
- C. Le petit garçon devenu adulte

### 6 Qui a composé la musique du film ?

- A. Nino Rota
- B. Nicola Piovani
- C. Ennio et Andrea Morricone

### 7 Quels sont les deux prix que le film a remportés ?

- A. Le Grand prix du Jury au Festival de Cannes
- B. Le César du meilleur réalisateur
- C. L'Oscar du meilleur film étranger

### 8 Quels types de scènes Don Adelfio, curé et gérant de la salle de cinéma paroissiale, fait-il couper ?

- A. Des scènes de baisers
- B. Des scènes avec des cigarettes
- C. Des scènes de crimes

### 9 Quelle addiction Philippe Noiret a-t-il stoppé pendant le tournage du film ?

- A. Le vin
- B. Le cigare
- C. Le chocolat

### 10 Quelle actrice française a été coupée au montage de la version courte de *Cinema Paradiso*, mais apparaît dans la version « Director's cut », rééditée en 2002 ?

- A. Brigitte Fossey
- B. Brigitte Bardot
- C. Marie-Anne Chazel

# ÇA SE PASSE À LUMIÈRE

**A l'occasion de l'avant-première de son nouveau film, *Spectateurs !*, Arnaud Desplechin revient sur sa collaboration avec Benicio Del Toro dans *Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines)*. L'acteur américain y incarne un Amérindien victime de troubles psychiques.**

« Je n'écris pas mes scénarios en pensant spécifiquement à un acteur, mais la performance de Benicio Del Toro dans *The Pledge* de Sean Penn (2001) m'a tellement dévasté que j'ai voulu le rencontrer. J'étais hanté par ce film dans lequel il interprétait déjà un Amérindien. Je ne voulais pas un acteur caucasien pour le rôle de Jimmy Picard. On s'est rencontrés autour de *The Exiles* de Kent MacKenzie (1961), autre film qui compte beaucoup pour moi, car il parle de la difficulté d'intégration des Amérindiens.

Pour *Jimmy P*, il y a eu deux étapes de travail très fortes, dont je me souviens avec émotion. Tout d'abord, la lecture du scénario, durant laquelle j'ai tout de suite vu l'intelligence de Benicio. Il examinait chaque réplique, et proposait un travail très « américain » d'exploration et de partage du texte. Ensuite, à la demande de Benicio, nous lui avons trouvé un coach amérindien à Browning, la réserve Blackfeet d'où était originaire le vrai Jimmy. Pendant le tournage, je n'ai jamais vu une telle concentration. Ce qui est sidérant chez cet acteur : sa puissance d'incarnation. J'étais assez ébloui par cette performance. Benicio savait que le rôle de Jimmy portait sur la solitude. C'était vraiment l'Actors Studio : il rentrait dans son personnage de manière insensée. Benicio ne parlait qu'avec son coach et à personne d'autre, ce qui était parfois difficile pour moi. Mais lui seul pouvait savoir ce que Jimmy éprouvait. Quand on a montré le film au Festival de New York, quelqu'un a demandé à Benicio pourquoi il jouait un Amérindien alors qu'il était d'origine portoricaine. Il avait répondu : « Je sais ce que c'est que d'être considéré comme un chien en Amérique ». Cette phrase m'avait bouleversé. »



Jimmy P. (Psychothérapie d'un Indien des Plaines) d'Arnaud Desplechin (2013)



**Monica Bellucci est de retour à Lyon où elle a présenté son dernier film *Maria Callas, lettres et mémoires*, un documentaire de Yannis Dimolitsas et Tom Wolf (1h12, 2024), l'occasion pour la comédienne italienne de pleinement revenir sur ce qui la lie avec la cantatrice la plus émouvante et légendaire, qui reste à ce jour inégalée.**

« Je suis très émue d'être dans ce festival qui compte énormément pour moi. Merci de votre présence.

J'ai profondément aimé cette aventure. Maria Callas n'était pas seulement une des plus grandes sopranos de tous les temps, mais elle était aussi une femme avec un cœur simple. C'est pour ça qu'elle est morte de tristesse. Il n'y a rien de plus humain que ça. Comme beaucoup de femmes, je sais ce qu'est l'amour. Subir les émotions, c'est quelque chose que je ressens aussi beaucoup. Parfois les femmes se regardent dans les yeux, et se comprennent sans avoir à se parler, car il y a une sorte de discours commun qui existe depuis des millénaires. Je pense que Maria Callas a cela aussi. Elle était cette femme glamour, élégante, mais derrière cela, il y avait une vraie comédienne et chanteuse. Il y avait un travail énorme derrière tout ça.

J'étais tellement imprégnée de ce rôle de Maria Callas qu'il me faudra du temps avant de pouvoir doucement dire au revoir à ce personnage. Le jeu d'un acteur, ce n'est pas la réalité, mais la représentation de la réalité. Il ne faut pas confondre les deux, sinon c'est dangereux. Mais il y a quelque chose dans ce personnage qui fait encore partie de moi.

Les films sont une petite partie de nous, ils font partie d'un parcours. Mais nous les acteurs, devons toujours regarder devant nous. Car c'est une recherche perpétuelle, qui permet de grandir. C'est pour cela qu'on ne finit jamais d'apprendre : on découvre toujours une partie de soi. C'est aussi une expérience humaine. »

## BÉNÉVOLE



**Un jour, une bénévoles**  
MIREILLE DUVERNAY

**BIO EXPRESS :** Mireille Duvernay est bénévole depuis la première édition du festival. Cette retraitée aime aussi mettre à l'honneur sa ville d'adoption, Lyon. Engagée auprès de la MJC Monplaisir depuis plus de 30 ans, elle partage son sens de l'engagement avec l'une des actrices préférées : Jane Fonda, Prix Lumière 2018. Elle a reçu un précieux conseil, en français, de l'actrice américaine : « vous êtes si enthousiaste, continuez comme vous êtes ! »

**MES CINÉASTES PRÉFÉRÉS :** Bertrand Tavernier et Claude Lelouch ! J'aime leurs acteurs et les thèmes qu'ils abordent. Je suis ravie que le Prix Lumière soit Isabelle Huppert : je l'admire depuis toujours pour son charisme, son élégance !

**LA SALLE OÙ J'AI DÉCOUVERT LE CINÉMA :** La salle communale de Frontenard, je devais avoir 10 ans. Le film projeté était *Crin-Blanc* d'Albert Lamorisse.

**MON FILM DE CHEVET :** *L'horloger de Saint-Paul* de Bertrand Tavernier parce qu'il met aussi à l'honneur Lyon !

**MON GOÛT DU BÉNÉVOLAT :** J'ai décidé de m'investir davantage dans le bénévolat depuis ma retraite. C'est important pour moi de donner de mon temps, d'aider les autres et de me sentir utile. Je suis ravie de contribuer au festival, c'est un événement incontournable !

**MES MISSIONS AU FESTIVAL :** La préparation du goûter pour les enfants lors de la séance famille à la Halle Tony-Garnier, l'accueil du public au Hangar, à la galerie photos et au Village.

— Propos recueillis par Laura Lépine

## LE DOC DU JOUR

### Mister Kim

À la découverte de l'homme qui a transformé le cinéma coréen : un voyage élégiaque et serein.



**LE SUJET :** un petit monsieur impassible (on ne le verra rire que dans la deuxième partie du film) arpente, d'une démarche à la fois solide et un peu bancal, les lieux qui ont fait sa gloire. Kim Dong-ho, 87 ans, a longtemps été fonctionnaire au ministère de la culture de Corée du Sud, puis le cinéma l'a happé : il a supervisé la construction de nouveaux studios, présidé la commission de contrôle (où laisser passer sans coupe *The Crying Game* ne fut pas une mince affaire), puis, à l'heure où d'autres prennent leur retraite, a fondé en 1996 le festival de Busan, au sud-est de la Corée, qui a contribué, et pas qu'un peu, à la circulation continentale puis mondiale du cinéma asiatique.

**LA FORME :** classique, avec images d'archives et témoignages (notamment celui, précieux, du grand cinéaste Im Kwon-taek) ; mais aussi poétique : notre anti-héros contemple, perdu dans ses pensées, les lieux qu'il a traversés, regarde depuis chez lui la nature. À quoi pense-t-il ? Sans doute à ce qu'il a semé, puis récolté : la compagnie des artistes lui a permis de cultiver sa sensibilité, le voilà lui-même créateur, calligraphe, lecteur de poésie chinoise. Quelle sérénité !

**LES + :** où l'on découvre que les soirées joyeuses du festival de Busan se terminaient souvent par des tournées de soju, entre invités d'honneur assis sur un coin de trottoir ; que M. Kim a dansé fougueusement avec Juliette Binoche ; que le plus grand chic de cet homme singulier est bien de n'émettre aucune opinion, favorable au nom, sur les films qu'il a aidés à voir le jour... — Aurélien Ferenczi

## SÉANCES

*Walking in the Movies* de Lyang Kim (Younghwa cheongnyeong dong-ho, Documentaire, 2024, 1h30)  
> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Lundi 14 octobre, 16h30



## COUP DE PROJECTEUR

### Quatre nuits d'un rêveur

Un jeune homme sauve une jeune femme en plein désespoir amoureux et tombe aussitôt fou d'amour pour elle. Adapté d'un roman de Fiodor Dostoïevski, *Les Nuits blanches*, *Quatre nuits d'un rêveur* est une merveille de modernité ancienne ! Moderne, par la réalisation urbaine d'une étrange fluidité solennelle pour le meilleur. Ancienne, comme les sentiments qui habitent les personnages et les poussent à sortir, à se chercher. Avec un sens de la gestuelle absolument magnifique, si spécifique au style de Bresson, les comédiens aux visages de peintures du Moyen Âge, s'approchent, se touchent. Les mains déployées, bien à plat sur une épaule, ou doucement passant sur un visage, autant de petits mouvements précis, qui disent la beauté de l'amour. En face, Paris agit de jour comme de nuit, comme un écrin coloré qui donne au film, un autre tempo bienvenu, celui de la société de consommation des années 70 que Bresson ne cherche jamais à esquiver, mais qu'au contraire il embrasse pleinement. *Quatre nuits d'un rêveur* est inoubliable. — V.A.

## SÉANCES

*Quatre nuits d'un rêveur* de Robert Bresson (1971, 1h22, VFSTA)  
> INSTITUT LUMIÈRE (VILLA) Lundi 14 octobre, 9h15  
En présence de Nathanaël Karmitz (MK2)  
> COMEDIA Jeudi 17 octobre, 11h15  
En présence de Laurent Delmas (journaliste et critique de cinéma, auteur, ambassadeur Lumière 2024)



Rédaction en chef : Aurélien Ferenczi avec Virginie Apiou  
Suivi éditorial : Thierry Frémaux  
Conception graphique et réalisation : Justine Ravinet

Imprimé en 5 250 exemplaires

Institut Lumière, 25 rue du Premier-Film, 69008 Lyon

[www.festival-lumiere.org](http://www.festival-lumiere.org)